



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modes.

Nous avons déjà tant dit sur les nouveautés pour cette saison, que du nouveau encore semble devenir impossible à nos récits; mais la mode est une mine intarissable,

Et ce champ ne se peut tellement moissonner  
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Nous dirons même que ce champ produit des merveilles lorsqu'on l'aborde dans les magasins de M<sup>me</sup> Narey, qui s'est surpassée en jolies étoffes. Ses organdis brochés et brodés sont ce que l'on appellerait *délicieux*, si le mot ne commençait à devenir suranné, et à s'entacher tant soit peu de *rococotisme*. Sans épithète aucune, disons donc simplement que les soieries et toutes les étoffes de la saison sont d'un choix charmant chez M<sup>me</sup> Narey. Nous y avons vu des mousselines de laine d'un genre très-dis-

tingué, fond blanc à racine de corail rouge et noir; puis d'autres, fond blanc à mille raies couleur cerise, et semés de petits bouquets noir et cerise; puis des mousselines très-élégantes, des jaco-nas très-simples, et tout cela toujours de très-bon goût.

Les petits dessins sont certainement très à la mode, et plus ils sont délicats, plus ils sont préférés; mais ce goût n'exclut pas celui des grands ramages, des dessins à effet, etc. On voit aussi des rayures très-larges de couleur sur fond blanc, et ayant des bouquets jetés dans la ligne blanche.

On porte encore beaucoup de redingotes en marceline couleur bronze, mar-ron, vert myrte, ayant le tour du jupon et des pélerines ornés de petits biais en gros de Naples rose, bleu, vert, toujours dans une nuance tranchante avec celle de la robe. Pour donner à ces biais du relief



et de la solidité, on met en dedans une bande de ouate, au lieu de la gance que l'on emploie au liséré. Les plus élégantes de ces redingotes sont en gros de Naples broché brun sur brun, liséré en reps rose, et doublé de marceline rose. On en voit beaucoup à double pélerine, d'autres ayant de longues manches à la *pagode*, jetées sur une manche demi-amadis; la large manche tombe ainsi de chaque côté de la taille, et laisse voir la doublure rose ou bleue.

Parmi les robes dont nous parlons, nous citerons un goût assez original : c'était une redingote en satin d'Afrique bleu de roi, entourée de lisérés verts. Décidément on adopte l'union de toutes les couleurs, témoin le rose et le bleu que l'on a mélangés ensemble cet hiver, afin de rompre tout-à-fait le préjugé des nuances.

On fait aussi des robes à mille raies, traversées par des lignes formant carreaux. De ce nombre était une robe fond paille en gros de Naples avec des raies noires, et une large ligne satinée noire, formant l'écosais. Cette étoffe était charmante.

— On fait cet été de charmantes robes en gaze de Savoie qui font honneur aux fabriques de M. Martin Franklin, et dont le dépôt se trouve dans les magasins de M. Richet. Cette étoffe, souple, légère et pourtant assez solide, est tout-à-fait convenable aux toilettes de cette saison.

— Les capotes à coulisse se soutiendront au moins tout le printemps : celles à carreaux écosais ne peuvent se distinguer du commun que par la grâce de leur coupe, car il se trouve de ces chapeaux depuis les magasins du plus haut renom jusque dans le passage du Saumon. Cela est cruel à dire, mais il est difficile à une mode de se maintenir lorsqu'elle s'est popularisée aussi facilement.

— Le même sort frappe les capotes écrues, qui sont pourtant une de nos plus commodes et de nos plus jolies modes d'été. Pour les rendre distinguées, on les fait en gros de Naples, couleur écrue, au

lieu de les faire en batiste; puis on les orne de nœuds de rubans écosais, d'une riche doublure de gros de Naples rose. Avec tous ces accessoires, il est à espérer qu'elles se soutiendront pendant l'été.

LINGERIE. — On fait des pélerines en organdi, à triple pélerine; dans le large ourlet qui les borde, on passe un ruban rose ou bleu, ce qui les rend de suite très-élégantes, bien que simples; elles sont à longs pans passés sous la ceinture, qui est formée par un large ruban rose noué sur le devant. Un second ruban est noué autour du cou. Ces pélerines sont très-jolies sur une robe en taffetas ou en étoffe écrue.

Pour mettre en dedans des robes à corsage drapé, on voit de charmantes guimpes en mousseline claire, brodées de manière à ce que la broderie ne se trouve que sur la partie décolletée de la robe. Elles sont terminées autour du cou par une seule petite dentelle.

Les manchettes sont indispensables dans tous les genres de toilette : en batiste avec le peignoir du matin, fût-il d'une étoffe à 32 sous l'aune; en mousseline des Indes brodée, ou même en application, si c'est avec des robes en soie.

Les bonnets négligés continuent à se faire d'une forme assez élevée, mais les garnitures de dentelle se substituent aux ruches de tulle. Elles forment même un peu papillon de chaque côté du front comme les bonnets que l'on portait il y a quatre ou cinq ans. La plus jolie nouveauté est celle d'une petite dentelle posée à plat sur le front, et au-dessus de laquelle se trouve la garniture froncée.

On fait beaucoup de petits bonnets en mousseline avec des barbes en mousseline brodée qui tiennent lieu de brides.

Les collets brodés se portent grands et petits, ronds et carrés, à petites ou hautes garnitures; tout est admis, et il ne faut plus craindre de révolution dans les formes, on les adopte toutes.

Pour les petites filles depuis deux ans





jusqu'à huit, on fait beaucoup de petites capotes en paille cousue, fond descendant de niveau avec la passe. Un ruban rose ou bleu croisé, doublure rose, et ruche de ruban rose tout autour de la passe.

Des mitaines noires encore tant qu'on en veut, seulement on les préfère en filet que l'on brode, et que l'on entoure d'une petite frange en soie écrue qui ne s'effile jamais et rend l'usage des mitaines plus solide.

On porte aussi en filet noir des gants à doigts brodés sur la main. On en voit beaucoup brodés en couleur et serrés autour du poignet par un ruban de couleur.

On porte même des gants en filet de soie blanc ou gris, ou d'autres nuances; mais tout cela respire l'économie, et il n'est tel que les gants de peau bien souples et bien gracieux, comme ceux que l'on trouve chez M. Laboullée \*, qui excelle dans la ganterie comme dans tous les objets de parfumerie qui distinguent ses magasins, et sur lesquels nous reviendrons incessamment.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE.

*Toilette de promenade.* — Robe en poulte de soie broché et quadrillé; pélerine d'organdi uni à revers, garnie de petites dentelles, et se recourbant sur un large ruban rose passé autour du cou et retombant en étoile. Nœuds de ruban pareils sur les épaules. Capote en gros d'Italie avec voile en dentelle de soie unie.

#### AVIS IMPORTANT.

##### BRODERIES.

Dans un moment où le goût de la broderie prend un tel essor qu'il n'est point de jeune femme qui ne se plaise à confectionner en ce genre quelques gracieux accessoires de toilette, nous annonçons un dépôt considérable de mousselines

dessinées et préparées pour la broderie, et offrant, tant en pélerines, collets, manchettes, fichus à la paysanne, robes, peignoirs, jupons, etc., un assortiment aussi complet que varié sur mousselines des Indes, de Suisse, ou sur batiste et jaconas. Le choix des dessins et leur prix modique, inférieur de moitié à ce qui se vend partout, offrent un double avantage aux personnes qui désirent emporter à la campagne des objets tout disposés au travail, et ne sont pas moins favorables aux fabricans de broderies, qui pourraient ainsi trouver immédiatement les principaux élémens de leur industrie. Le principal mérite de ce dépôt est de posséder des dessins tout-à-fait inconnus, et qui donnent aux broderies une distinction toute particulière. Pour robes de noces, il existe surtout des compositions qui ont vraiment un goût tout artistique, et donneront un grand mérite aux toilettes de mousseline. Les pélerines sont assorties à ces robes, afin qu'elles puissent également servir aux costumes négligés.

Ce dépôt \* se charge des envois en province et à l'étranger, et on y exécutera sur commande tout ce qui est relatif aux dessins de broderie, soit que l'on désire des dessins déjà employés ou des créations toutes nouvelles, qui pourraient ainsi former des parures tout-à-fait inédites, et n'ayant point d'imitation à craindre.

La *Revue Poétique du XIX<sup>e</sup> siècle* n'est point seulement une création toute nationale, destinée à recueillir les plus heureuses inspirations de nos poètes modernes. Après avoir prouvé, par la riche et piquante composition de ses premiers numéros, sous quelle direction habile se plaçait cette noble et intéressante entre-

\* Rue Richelieu, n° 93.

\* Rue Neuve-Saint-Roch, n° 41.



prise, elle vient encore nous offrir les plus heureuses traductions de ces poésies étrangères dont une prose sèche et décolorée n'avait pu que nous transmettre un pâle reflet. La *Revue Poétique*, déjà forte des succès de la première apparition accueillie avec délices dans le monde littéraire, vient nous révéler tout ce que peut gagner une traduction reproduite avec toute l'harmonie poétique, et nous identifiant complètement aux grâces de l'original. Nous citerons pour exemple un extrait de l'*Alla-Roukh*, roman oriental de Thomas Moore, et que son traducteur vient de parer de toute la puissance d'une verve ardente, spirituelle, et pleine de cet enthousiasme entraînant qui fait reconnaître la poésie de l'âme et la facilité d'une plume appelée à plus d'une gloire littéraire.

### LALLA-ROUCH.

Le jeune Azim sert la cause de la liberté sous l'étendard de Mocanna, le prophète voilé du Khorassan, qui vient de lui donner le commandement de son armée; dans ce moment solennel, Zélica l'a aperçu à travers la jalousie du harem. Azim et Zélica s'adoraient autrefois. Après le départ du jeune guerrier, égaré par de faux rapports, elle dut le croire à jamais perdu pour elle. Le faux prophète l'a fait enlever pour orner son sérail; là, de superstitieuses terreurs et les promesses d'un Eden fantastique ont troublé sa raison.

Azim parcourt dans la soirée les magnifiques galeries du palais. Il pense à Zélica. Tout-à-coup un essaim de beautés ravissantes rase le sol et se balance mollement au son de la mandore, tandis que l'une d'elles chante les rives riantes du Bendemir, et l'autre le Génie de l'amour et du bonheur.

Les chants et les danses ont cessé. Cette nuit resplendissante n'a fait qu'ajouter à la mélancolie d'Azim; il se croit seul, se retourne et aperçoit une femme couverte

d'un voile épais, appuyée contre une colonne, comme si le cœur et les forces lui manquaient à la fois. Elle n'était pas, comme ses compagnes, chargée de pierres et de fleurs; mais elle portait la robe bleu foncé, vêtement de deuil des filles de Boukhara, quand elles pleurent l'absence ou la mort d'un parent ou d'un ami. Telle était Zélica le jour où il la quitta, où, sans voix et le cœur brisé, il essuya sur sa joue brûlante une dernière larme.

Ce n'est plus de pitié qu'il frémit... c'est d'amour...  
Vers l'image adorée il s'élance... A son tour,  
Chancelante elle accourt, et sous l'effort succombe,  
Et se traîne à genoux... Grand Dieu! son voile tombe:  
C'est Zélica, c'est elle!... Il la voit... ô douleur!  
Un amant seul pourrait à travers sa pâleur,  
Dans ce dernier reflet que le malheur dévore,  
Retrouver la beauté de celle qu'il adore.  
Muet il la contemple, et de ses longs cheveux  
Dissipe sur ses traits le nuage ondueux.  
Son regard dans les siens explore l'étincelle  
Qui jadis... C'est donc là son trésor!... Quoi! c'est elle!  
Elle si belle encore à l'heure des combats!  
Quand l'éveil du clairon l'arracha de ses bras;  
Belle comme les fleurs des nuits, dont les ténèbres  
Déroulent le satin chargé d'encens funèbres!

« Ma Zélica!... c'est moi... c'est Azim! Que tes yeux  
» A ton heureux amant ouvrent enfin les cieux!  
» Que béni soit Allah sensible à ma prière!  
» Au feu de ce baiser soulève ta paupière!...  
» O bonheur!... ce baiser, c'est la vie... et c'est toi!...  
» Encore... et sans compter... toujours... toujours à moi!  
» On mettrait à mes pieds un monde; je l'ajure,  
» Pour garder sur mon sein ma Zélica si pure! »

Il dit, et de ses cils par sa lèvre effleurés  
Dégage le bandeau. Tel sur l'émail des prés  
L'haleine du zéphyr fond la neige attiédie.  
Elle ouvre sa paupière, et son œil étudie  
Ce regard autrefois vif, sauvage, agité,  
Calme et sombre aujourd'hui dans sa sérénité.  
N'importe! son extase a cherché pour son ame  
Un appui dans ces yeux que sa mémoire enflamme.  
« Ma Zélica si pure! a-t-il dit. » A ces mots,  
Un frisson convulsif, suspendant ses sanglots,  
Rompt l'étreinte d'amour!... Du remords qui l'accable  
Ses mains voilent l'empreinte au front de la coupable,  
Et ce cri déchirant, à fendre un cœur de fer,  
Éclate: « Pure!... ô ciel! »

Tortures de l'enfer!  
Ce cri, ce désespoir, ces plis affreux que fouille  
Le vice en sevrissant sur les attraits qu'il souille;  
Sa rougeur, dont le charme aux vertus emprunté,  
Masque, récente encor, l'impure volupté,



Comme aux champs africains la vipère perfide  
Sous le baume effeuillé cherche un toit homicide,  
Ont versé dans ses sens la glace de la mort.

Azim, dans les transports d'un effrayant délire,  
De sa plaie arrachant le fer qui la déchire,  
S'écrie : « Ah ! Zelica ! que ce ciel outragé,  
» Ce ciel que ta douleur, la mienne ont trop vengé,  
» Si ma prière encor peut y monter sans crime,  
» Il te voit... Sur moi seul qu'il frappe sa victime !  
» Oui ! par le souvenir de cet amour fatal  
» Qui sur nos cœurs éteints luit, flambeau sépulcral,  
» Comme en un champ de mort court l'errant météore ;  
» Ne désespère pas !... c'est ma voix qui t'implore.  
» Viens !... Fuyons !... »

—Fuir !... ce mot a payé mes tourmens.

» Retrouver sur tes pas ces fortunés momens,  
» Où l'amour le plus saint enchaînait notre vie ?  
» Songe divin !... Eh quoi ! mon oreille ravie  
» De tes accens chéris s'enivrerait encor !  
» Comme un dard du soleil noie en ses teintes d'or  
» Les impures vapeurs d'un horizon noirâtre ;  
» Les rayons généreux des yeux que j'idolâtre,  
» A mon cœur, à mes sens rendraient leur pureté !  
» Oh ! tu prieras pour moi, pour mon indignité !  
» L'esoir, quand du remords le poids roulerait dans l'ombre  
» Ecrase une poitrine à la briser, moins sombre  
» La mienne sous tes pleurs, Azim, se calmera.  
» Oui, pour moi devant Dieu ta pitié plaira !  
» Lisant sur ma pâleur ma mortelle souffrance,  
» Un ange descendra m'apporter sa clémence,  
» Et ramener à lui ton esclave... Avec toi  
» Je veux fuir... »

Elle dit ; tel qu'un glas du beffroi  
Ou du dernier réveil la trompette effrayante,  
Une voix retentit, lugubre, foudroyante :  
TON SERMENT ! TON SERMENT ! Qui peindra son horreur ?  
« C'est lui, dit-elle, lui !... » L'angoisse et la terreur  
L'accablent, frissonnante, immobile, glacée,  
N'osant rouvrir les yeux ; comme si l'insensée,  
Sous le marbre où des nuits fuit la sombre lueur,  
Craignait de réveiller un spectre accusateur !  
« C'est lui... tout est perdu ! Je suis à lui, dit-elle !  
» Fuis, ou c'est fait de toi... Mon serment ! il m'appelle :  
» De Mocanna je suis la fiancée... Ah ! paix...  
» Les morts veillent ici... Tandis que je parlais,  
» Moi... j'avais pour écho leurs lèvres bleuissantes...  
» Je les entends... J'ai vu leurs paupières ardentes !  
» Ils me lançaient des feux qui dévoraient mon sang !  
» Connais-tu le prophète au voile tout-puissant ?  
» C'est mon époux !... J'ai vu dans cette nuit suprême  
» Un horrible tableau, que les anges eux-mêmes  
» Ignorent... Oh ! qu'Allah le cache à ton effroi,  
» Et qu'il reste un secret entre l'enfer et moi !...  
» Laisse-moi... Vous n'avez aucun droit sur ma vie,  
» Toi, le ciel, ni l'amour... Pourquoi m'avoir suivie,  
» Et me retenir ?... Ah ! crois-tu les Dieux moins forts  
» Que tes mains ?... Adieu donc, pour toujours !... »

— Ses efforts

La dégagent ; au cri qu'à peine elle articule,  
Dans les veines d'Azim un froid mortel circule ;

Ce cri dans son oreille est gravé pour jamais...  
Elle fuit, et se noie aux splendeurs du palais.  
Tel l'oiseau ténébreux des sinistres présages  
Aux clartés du soleil se perd dans les feuillages.

## Isabel de Bavière,

PAR A. DUMAS.

Ce n'est point là l'histoire sèchement et pesamment racontée, comme on nous la présentait autrefois ; ce n'est pas non plus un de ces romans historiques qui nous brouillaient avec l'histoire pour peu que nos connaissances assez superficielles ne nous permissent pas de séparer le vrai du faux. La plume de M. Dumas, comme celles de MM. Thierry et de Barante, sait nous représenter des faits réels et bien connus, et les enchaîner de manière à nous instruire en nous amusant. Le règne de Charles IV, si riche en intrigues, en meurtres, en événemens de tous genres, nous montre, sous le titre d'*Isabel de Bavière*, un ensemble clair et précis des faits remarquables et des principaux personnages de ce tems. Certes la matière ne manquait pas, et la difficulté était, je crois, de l'insérer dans le cadre que s'était donné M. Dumas.

Les fêtes célébrées à l'occasion du mariage d'Isabeau, ou Isabel de Bavière, avec Charles IV, offrent d'agréables détails que le lecteur ne se sent point tenté d'abréger. On y trouve dès le principe une reine alliée et coquette, préparant à la France, sa nouvelle patrie, des malheurs dont le récit fait frémir. Sa passion illicite pour le duc d'Orléans, son beau-frère, est peinte avec les couleurs fortes que demandent l'immodestie et l'orgueil. La catastrophe de l'assassinat du duc, rue Bar-bette, fournit à M. Dumas l'occasion de nous montrer la reine dans toute l'horreur de son caractère. Il venait de la quitter lorsque l'événement arriva. Quelqu'un de



sa suite se détache pour instruire Isabel du meurtre que des assassins ont commis. Il entre dans la chambre de la reine qu'une indisposition retenait au lit, et lui apprend cette triste nouvelle. M. Dumas s'exprime ainsi : « Isabel pâlit affreusement, puis prenant une bourse pleine d'or qui était sous son chevet, et de l'autre le bras de cet homme : « Tu vois cette bourse, dit-elle, eh bien ! elle est à toi si tu le veux. — Que faut-il faire ? dit l'écuyer. — Il faut courir près de ton maître avant que personne enlève le corps, tu entends bien. — Oui, et alors ? — Alors tu lui arracheras un portrait de moi qu'il porte sur la poitrine. »

Ce meurtre, comme on sait, avait suivi de près l'assassinat du connétable de Clisson, et ne fit que précéder les meurtres de Bourdon, nouveau favori d'Isabel, du comte d'Armagnac et du duc de Bourgogne, car toute cette histoire est un tissu de crimes causés par les désordres de la reine et l'ambition mêlée à l'insouciance des grands vasseaux. Un des principaux mérites de M. Dumas est d'avoir rendu constamment intéressante la personne malheureuse et sacrée du roi Charles IV. Bon père, trop bon époux peut-être, affligé de la détresse de ses peuples, il ne manque à ce prince qu'une lucidité constante, que des chagrins domestiques et sans doute quelque grand crime lui avaient fait perdre. On le voit même sous l'influence d'une maladie cruelle tenir encore à l'honneur de la France et refuser sa signature à l'avilissement d'un pays dont l'honneur sera toujours le plus ferme soutien. En vain les intrigues de la reine et du duc de Bourgogne vendent à vil prix au roi d'Angleterre un état qui ne leur appartient pas, et que Dieu surveille ; en vain la peste, les factions et la guerre déchirent le sein de cette pauvre France ; Charles résiste tant qu'il peut à son avilissement. Nous citerons encore quelques lignes pour donner à nos lecteurs un échantillon des peintures simples et vraies de M. Dumas, dont

le style nous paraît le vrai style de l'histoire.

« De tems en tems, derrière les vitraux de l'hôtel Saint-Paul, apparaissaient, comme des ombres, ou le duc, ou la reine ; ils jetaient les yeux sur ces scènes de désolation, mais ils n'y pouvaient rien et se tenaient enfermés dans le palais ; quant au roi, on disait qu'il était retombé dans un de ses accès de folie. Pendant ce tems Henri d'Angleterre, accompagné d'une puissante armée, avait mis le siège devant Rouen. Toute la ville avait jeté un cris de détresse qui s'était perdu dans les clameurs de Paris, avant d'arriver au duc de Bourgogne : c'était cependant le cri d'une ville tout entière. Les Rouennais n'en avaient pas moins juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. »

Si les gens du monde sont de bonne foi, ils conviendront que souvent les principaux personnages de cette histoire se sont brouillés dans leurs souvenirs. Que les ducs frères de Charles IV et les ducs ses neveux étaient pour eux les mêmes personnes, et qu'ils ont été jusqu'à confondre le nom de l'homme qui tombe rue Barbette avec le guerrier mort sur le pont de Montereau, celui dont Mézerai dit : « Méchant prince, mais plus méchamment tué. » Or voilà ce que ne permettra pas le livre dont je viens d'essayer de rendre compte. Tout s'y présente d'une manière si claire et si précise qu'il faudrait y mettre de la mauvaise volonté pour ne pas savoir après l'avoir lu, même rapidement, tout son règne de Charles IV sur le bout du doigt. Souvent la crainte de se tromper empêche plus d'une personne spirituelle de se mêler de la conversation et de mettre au jour des aperçus d'une grande justesse. Vous donner plus d'assurance dans nos observations et dans nos récits sera donc à l'avenir une obligation de plus que nous aurons à M. Dumas, qui, nous l'espérons, ne bornera pas notre répertoire historique au seul règne de Charles IV.

M<sup>me</sup> Sophie C.



## Album.

Un journal s'élève contre l'interdiction d'assister au jugement portée contre les femmes par M. le référendaire de la chambre des pairs ; et c'est surtout en tant que la défense s'applique aux mères, aux femmes et aux sœurs des accusés :

« A ce sujet, dit-il, nous rappellerons une anecdote peu connue. On se souvient que sous l'empire c'est devant une commission militaire que fut jugée la conspiration Malet. On sait avec quelle promptitude avaient été enlevés et traduits en jugement les militaires, complices innocents du grand conspirateur Malet. Il était certes permis à un tribunal formé dans un péril aussi flagrant, et jugeant pour ainsi dire sur la brèche, de s'entourer de précautions extraordinaires. L'audience de la commission militaire n'offrait guère un spectacle auquel des femmes pussent être admises ; toutes celles dont les maris étaient compromis avaient même ignoré l'événement. Elles l'apprirent seulement par le bruit de la mise en jugement. L'entrée du tribunal était interdite aux femmes ; tout-à-coup on entend des cris : *Nous sommes leurs femmes, leurs filles, laissez-nous les voir...* Le président ému lève sa défense.

— Un mariage singulier vient d'avoir lieu à Londres. Un jeune homme de dix-sept ans a épousé une veuve en cinquantièmes noces âgée de soixante-douze ans. Le sixième mari, devenu par cette union père et grand-père, a adopté suivant les lois du pays, douze enfans et petits-enfans, dont le moins âgé eût été son frère aîné. Notre correspondant ajoute que l'honorable lady passe pour être atteinte de la monomanie du mariage.

— *L'Univers religieux* glisse aujourd'hui le petit bulletin suivant dans ses édifiantes colonnes : « Les conférences de M. Lacordaire ont eu tant de vogue et tant d'éclat, qu'aux promenades de Long-

champs on a donné à une couleur le nom de *vert Lacordaire*. » Ce vert est sans doute celui dont les dames légitimistes ornent leurs chapeaux.

— Il y aura très-prochainement, dans l'orangerie des Tuileries, une grande exposition de la société d'horticulture de Paris.

— M. Duban est occupé en ce moment à faire un choix dans les nombreux ouvrages d'architecture qui étaient enfouis à l'École des beaux-arts, pour en faire un musée dans le nouveau palais.

— Le grand-duc Constantin de Russie, héritier du trône, doit venir à Paris cet été. On l'attend aussi à Londres. Il doit mettre trois ans à faire le tour de l'Europe.

## Théâtres.

### ANGELO, TYRAN DE PADOUE.

Jamais curiosité littéraire n'avait peut-être encore été suscitée, pareille à celle qui avait réuni, à la première représentation de ce drame au Théâtre-Français, toutes les illustrations parisiennes, illustrations de rang, de fortune, de talent, de beauté. Il y a ce prestige singulier dans les pièces de M. Hugo, que ceux-là même qui s'avouent ses ennemis, et qui du reste le prouvent, mettent un empressement incroyable à les aller voir ; ceux qui les admirent n'en mettent pas davantage. Et si ces drames les ennuiant, ce qu'il faut croire à tout le mal qu'ils en disent, il y a dans cet ennui une frénésie qu'on serait tenté de prendre pour de la volupté.

*Angelo* réunit au dernier degré tout ce qui frappe dans l'auteur de *Notre-Dame de Paris* : la majesté de l'idée, le mystérieux de la conception et l'énergie de la couleur. On est saisi, enlevé, vaincu. Il y a surtout dans ce drame un élément de



succès immense, l'amour vrai, profond, infini de deux femmes pour le même homme, amour divers dans son origine, dans sa nature, dans sa durée, mais semblable dans sa grandeur et dans son dévouement. Ces deux passions sont racontées, peintes, développées avec une vérité de sentiment qui ravit l'âme, et avec un charme de style qui enchante le goût. Ajoutons que M<sup>lle</sup> Mars et M<sup>me</sup> Dorval, les deux grandes actrices qui jouent les rôles de ces deux femmes, rehaussent la pensée du poète de la poésie qui est en elles, et qu'on ne sait qui surpasse l'autre, de l'artiste qui a conçu ou de l'artiste qui exécute. Ils sont dignes l'un de l'autre; et dans l'immense applaudissement qui les accueille, ils ont même mérite et même part.

Le drame commence au milieu d'une fête de nuit, splendide comme celles dont les princes du seizième siècle illuminaient leurs demeures seigneuriales. Quatre personnes y frappent surtout l'attention : Angelo, le front soucieux de la tyrannie de Venise, dont il est l'instrument et le dépositaire, et le cœur ravi et troublé à la fois de l'amour de sa maîtresse, la reine de cette fête, que son œil ne quitte pas un instant; Thysbé, la comédienne de renommée, pleine de grâces et de caprices, qui assombrit ou qui serein d'un regard le cœur d'Angelo; Rodolfo, grand seigneur sous des habits d'aventurier, astre vers lequel se tourne incessamment la pauvre comédienne, comme le gouverneur se tourne vers elle, et qui paie d'indifférence le dévouement de cette maîtresse cachée, comme elle en paie le dévouement de son amant avoué; puis, dans un coin du jardin à mille girandoles, un homme

qui dort d'un sommeil plein de diligence, personnage mystérieux qui tient dans sa main les fils du drame, idiot rempli de malice, mendiant cousu d'or, serviteur armé d'une puissance formidable, être qui remplit dans l'aventure qui se noue le rôle de la fatalité des anciens, instrument du destin ou de la providence, homme de Dieu, ainsi que son nom le porte, car il s'appelle Omodei.

De dire comment l'aventure commence et s'enchaîne, la situation et le caractère des personnages le fait pressentir suffisamment : Thysbé découvre que son amant la trompe; Angelo, que sa femme ne l'aime pas. C'est Omodei, ce génie malfaisant, qui met ainsi les passions contraires aux prises; c'est lui qui réunit Rodolfo et Catarina; c'est lui qui mène Thysbé à ce rendez-vous; c'est lui qui instruit Angelo de ce qui passe dans son palais; c'est lui qui fait tout. Une fois la tragédie engagée, comme elle n'a plus besoin de personne pour se dénouer, Omodei disparaît; les choses marchent seules.

Tout Paris ira voir ces magnifiques scènes où Catarina et Rodolfo se retrouvent; où la Thysbé, qui vient les surprendre, s'élève tout d'un coup à une hauteur de générosité plus grande que son amour, qui est si grand; où elle trompe Angelo, d'abord pour sauver son amant si ingrat, ensuite pour sauver encore sa rivale si aimée, si heureuse.

*A ce Numéro est jointe la planche 1156.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

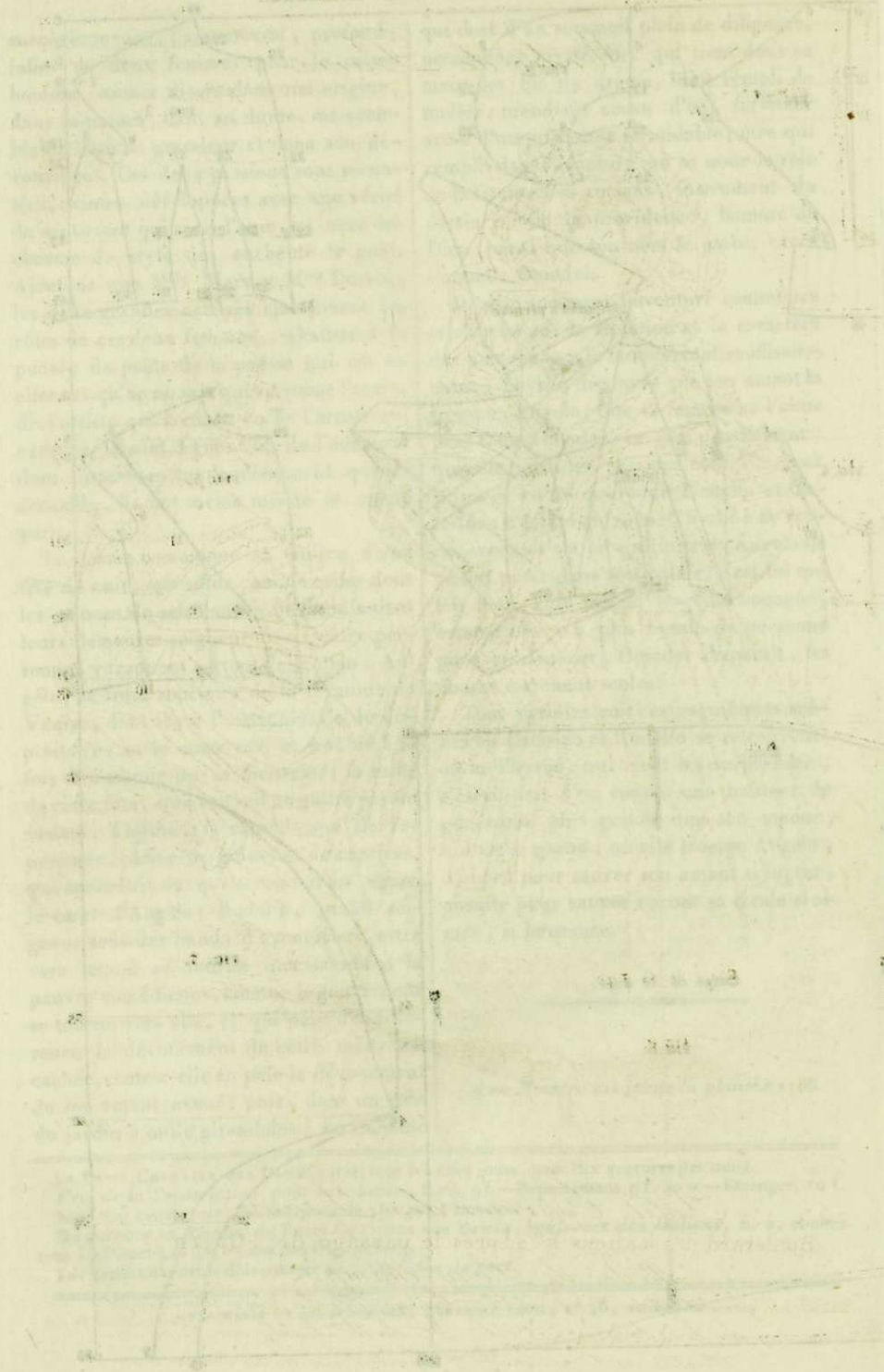
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.











# Modes de Paris.

5. Mai 1835

N.º 256.



## Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra

Modes de Long-champs.

Capote en gros d'Italie Ecossais M<sup>me</sup> Céline - Martin place Vendôme, 1.  
 Robe en pou de Soie broché M<sup>re</sup> Alex. Sœur de M<sup>re</sup> Barty. rue Richelieu, 89.  
 Mantille en Organdi M<sup>me</sup> Bonard rue de la bourse, 8.

Mess<sup>rs</sup> S & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place London.

Ayuntamiento de Madrid